

Le rare poète Jean Richepin vient d'être atteint d'une fièvre que l'on craint typhoïde et que nous espérons n'être que muqueuse, et il aurait gagné cette maladie en mangeant des huîtres.

Un grand docteur à qui nous annonçons cette triste nouvelle nous a déclaré à ce propos que non seulement...

Rappelons enfin que notre distingué collaborateur M. Léon Daudet a été également victime d'une fièvre typhoïde qu'il aurait contractée en mangeant des huîtres à Venise.

On ne saurait donc trop se défier de ce mollusque délicieux et meurtrier.

(Le Gaulois.)

Les lieux communs ne sont pas interdits :

Pour faire une œuvre d'art, la matière première ne suffit pas, il faut un artiste.

(Le Gaulois.)

Avec sa conscience ordinaire, l'artiste tient à faire une œuvre sincère. Dans ce but, il a désiré peindre ses portraits d'après nature.

Quand on est la femme d'un fou, on n'est jamais sûre de n'être pas étonnée.

(Le Figaro.)

Mais qu'est-ce que tout cela ? M. Marcel Schwob ou M. Loyson-Bridet est trop sévère au journaliste. Permettez au journaliste de manquer de goût, et de manquer de style. Selon la parole de M. Gustave Larroumet : « Il suffit de laisser courir une plume agile et bien taillée, une plume de chroniqueur, sur la table volante du journaliste. » Quand on a le « don » qu'importent les négligences ! Loyson-Bridet exagère ; il attribue aux journalistes plus d'importance que ceux-ci n'en accordent à leur tâche. Les journalistes ont une grande supériorité : ils ne sont pas prétentieux. Certes, je comprends la haine de M. Marcel Schwob contre Gaston Descampagnes, l'auteur bien connu de la *Renaissance de l'Homaisisme*, car il est aussi infatué que sot, mais les journalistes ont plus de simplicité. Et ils sont forts parce qu'ils ne se relisent pas. Et puis, il y a les fautes d'impression !

La haine que nourrit le bon pamphlétaire Loyson-Bridet contre le journalisme contemporain est, à coup sûr, un avertissement utile aux journalistes d'apprendre le français s'il se peut, avant de l'écrire. Mais peut-être que Loyson-Bridet a tort de s'irriter si féroce. C'est, ne l'oublions pas, la médiocrité intellectuelle, c'est la vulgarité littéraire des journalistes, qui donnent du prix à des écrivains comme Marcel Schwob. Et, en somme, la littérature des journalistes est moins inquiétante que leurs mœurs. Et toutefois, il faut pardonner beaucoup à la presse qui, dominant et gouvernant le monde, a un très grand nombre de gens à servir.

J. ERNEST-CHARLES.



LA LITTÉRATURE WAGNÉRIENNE

Il est peu d'hommes, et surtout parmi les modernes, qui aient fait couler autant d'encre, qui aient suscité autant de polémiques, d'éloges et de diatribes, que Richard Wagner. Déjà, pour la période s'étendant de 1882 à 1895, Oesterlein publia (à Leipzig) un catalogue général de la littérature wagnérienne : il formait quatre volumes, et comptait, je crois, environ dix mille numéros. Je me suis laissé dire que les lacunes y étaient nombreuses [ce qui est du reste inévitable dans un travail de l'espèce], mais j'avoue ne pas avoir eu l'audace de tenter le contrôle de cette assertion. Depuis lors, la bibliothèque wagnérienne n'a cessé de s'accroître, et l'an dernier M. Henri Silège a fait paraître chez Fischbacher, une nouvelle nomenclature des livres français intéressant le wagnérisme.

Représentons-nous maintenant un homme désireux de connaître Wagner, son esthétique et sa philosophie : quel embarras doit être le sien, devant cet amoncellement de livres et de brochures, si personne ne le renseigne et ne le guide ! Et aussi, quel effroi, devant ce tas de matériaux et de documents ! quelles hésitations !

Moi-même j'ai suffisamment connu l'incertitude des premiers pas dans ce domaine en apparence inextricable, et c'est ce qui m'a donné l'idée de publier le fruit de mes recherches personnelles, et de faciliter ainsi la marche de ceux qui me suivront. Puissé-je, de cette manière, inspirer le goût des études wagnériennes à ceux qui se seraient peut-être arrêtés hésitants, au milieu des carrefours, et se seraient demandé avec inquiétude lequel des mille sentiers il fallait prendre pour pénétrer dans le sanctuaire.

*
* *

Je m'empresse tout d'abord de dire qu'il ne faut pas s'en laisser imposer par l'énormité de cette bibliothèque : du fait qu'on a beaucoup écrit sur Wagner, il serait évidemment naïf de conclure qu'on a beaucoup réfléchi sur son œuvre et son génie, et que chaque ouvrage l'a éclairé d'une lumière nouvelle. En réalité, il est relativement peu d'hommes qui aient consciencieusement médité sur ses théories, et sur l'évolution de sa pensée ; et si l'on retranche de la bibliographie wagnérienne les ouvrages de pure déclamation, entièrement subjectifs, et ceux que j'appellerai des ouvrages de propagande et de vulgarisation, on verra que le nombre d'études consacrées à Richard Wagner se trouve considérablement réduit.

Il en fut beaucoup d'abord, et parmi les artistes,

et parmi les critiques et les publicistes, qui pour avoir accompli le pèlerinage de Bayreuth, crurent indispensable de publier leurs impressions, ou plus exactement, leurs émotions. Ce furent, alors, des pages d'enthousiasme, débordantes de lyrisme, sur le demi-dieu de la musique, des chants de triomphe et de gloire, des hosannah et des bénédictions ! On entendit, d'autre part, des grincements de dents, et des vociférations de colère et de haine, qui firent naturellement redoubler les concerts de louanges et les actions de grâce. Mais toute cette littérature, est-il nécessaire de le dire, ne nous apprend que fort peu de choses sur l'œuvre de Wagner : les aperçus ingénieux, qui pouvaient parfois s'y trouver, y furent comme enfouis, et y passèrent en quelque sorte inaperçus.

Que l'on n'aille pas croire, cependant, que je veuille blâmer ceux qui donnèrent libre cours à leur enthousiasme (1) : si leurs ouvrages sont de peu de prix aux yeux des philosophes et des esthéticiens, ils rendirent néanmoins aux foules d'incontestables services : ce furent des instruments de prosélytisme qui apportèrent aux profanes les premiers désirs, et les indications indispensables pour comprendre et apprécier le théâtre du maître ; ce furent les modestes fervents de l'apothéose finale, et de plus, ils eurent souvent le mérite d'inspirer, aux hommes de réflexion, des œuvres plus sérieuses.

C'est de celles-là seulement que je veux m'occuper ici. Je ne puis évidemment donner une analyse, même sommaire, des études qui m'ont paru les meilleures, mais je me contenterai de les signaler, en y joignant quelques remarques.

Parmi les critiques qui se sont efforcés de pénétrer l'âme de Wagner, de déterminer la nature, la genèse et l'évolution de son génie, j'en citerai *treize* avant tous les autres. Ce sont eux qui me paraissent avoir jeté la plus vive lueur sur sa psychologie. Ils forment une sorte de garde d'honneur, qui entoure le temple et en facilite l'accès à ceux qu'elle en trouve dignes. Ils s'appellent :

Glaserapp, Hugo Dinger, Adolphe Jullien, Alfred Ernst, Houston Stewart Chamberlain, Brinn' Gaubart et Barthélemy, George Nouffard, Maurice Kufferath, Schuré, Liszt, Wolzogen, enfin Henri Lichtenberger, dont la magnifique synthèse : *Richard Wagner poète et penseur* (2), est assez connue pour que je sois dispensé d'en faire un nouvel éloge.

C'est dans cette liste que l'étudiant en wagnérisme doit chercher l'auteur, qui guidera ses pas. Pour bien

faire, s'il veut des connaissances complètes, il les interrogera successivement tous.

Je crois inutile de faire remarquer qu'il faut avant tout, pour se former un jugement à soi, lire *soi-même* l'œuvre de Wagner. Je recommanderai cependant de faire précéder cette lecture — parfois difficile — de la lecture d'une étude générale, pour que l'attention soit plus facilement attirée sur les passages caractéristiques.

Après l'étude des treize auteurs que j'ai cités, on pourrait fermer les livres, ne plus garder devant soi que ses notes — et méditer ; — mais celui qui est insatiable de renseignements et qui recherche sans cesse de nouvelles lumières, qui se fait un scrupule de négliger aucun avis et qui veut connaître la question dans son intégralité, l'examiner sur toutes ses faces, à travers tous les cerveaux, — celui-là se trouve en présence d'un nouveau bataillon plus compact, et où, certes, il est nombre de bons esprits, dont il n'est pas inutile d'écouter les réflexions.

Voici, par ordre alphabétique, quelques noms que j'ai colligés d'après mes notes. L'énumération est curieuse ; c'est un défilé de personnages bien différents les uns des autres, et dont beaucoup n'ont de commun que leurs études wagnériennes.

Baudelaire, Bauer, Camille Benoit, Blaze de Bury, Drumont, Fétis (je suis impartial !), Paul Flat, Freson, Judith Gautier, Marcel Hébert (1), Hermann, Hérold, Hippeau, Lafontaine, Mallarmé, Mirbeau, Morice, Nietzsche, Péladan, Rod, Saint-Georges de Bouhélier, Rappert, Victor Wilder, Wyzewa... Quelle magnifique légion !... On le voit, elle compte dans ses rangs des disciples de Wagner, qui furent des *maîtres*, eux aussi, dans leur art. J'ai employé un mot malheureux : *disciples*. Baudelaire, Mallarmé, Nietzsche, Péladan (pour ne citer que les illustres), peut-on dire que ce furent des disciples ? — ou, s'ils le furent, doivent-ils garder ce nom, eux qui s'élevèrent si haut, jusqu'à prendre place dans les régions supérieures de l'art. Je les appellerais plus volontiers : des parents, de par le génie, si différent fût-il.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que les jugements de ces hommes brillent d'un plus vif éclat. Mais ceci ne veut pas dire que nous devons courber la tête devant les appréciations qui purent tomber de leur plume ou de leurs lèvres (2), — car pour être des génies, ils ne furent pas infailibles.

(1) Je ne blâme que les *insincères* qui, après avoir magnifié Bayreuth, trouvèrent encore des applaudissements pour Meyerbeer ou pour Verdi.

(2) Chez Alcan, 3^e édition revue, 1902.

(1) Auteur du *Sentiment religieux dans l'œuvre de Wagner* (Fischb., 95). C'est une œuvre de tendance ; M. Hébert veut y prouver que R. W. fut chrétien. Certes, je connais peu d'hommes aussi *religieux* que R. W. — Tout au plus citerai-je Ernest Renan, mais R. W. pas plus que Renan ne fut chrétien ; ils furent simplement *spiritualistes*.

(2) Je dis ceci surtout pour Nietzsche.

Les grands créateurs, du reste, ne sont pas nécessairement les meilleurs critiques. Mais s'il peut être imprudent de se fier à leurs avis — souvent superficiels — pour juger Wagner, ces avis constituent, en général, des éléments très sûrs pour les juger eux-mêmes. Ceci se vérifie fort bien pour ce qui concerne Nietzsche : à côté de certaines pages d'une psychologie pénétrante, il en écrivit d'autres sur son ancien ami, qui sans doute contiennent des jugements entièrement erronés, mais qui nous facilitent l'intelligence de son génie à lui.

Cette étude, si rapide soit-elle, serait par trop incomplète si je négligeais de rappeler au lecteur, pour terminer, deux revues qui publièrent des articles fort intéressants sur le héros de Bayreuth : c'est d'abord les *Bayreuther Blätter*, qui parurent sous la direction de Hans von Wolzogen, de 1878 à 1887, et c'est surtout la *Revue wagnérienne*, publiée à Paris de 1885 à 1888. Directeur : Édouard Dujardin. Principaux collaborateurs : Pierre et Charles Bonnier, Houston Stewart Chamberlain, Ernst, De Fourcaud, Catulle Mendès, Wyzewa (1).

*
* *

En résumé, pour quiconque veut se rapprocher un peu de la personnalité de Wagner et entrer dans son intimité, les éléments d'étude et de travail doivent être recherchés avant tout dans les ouvrages des treize auteurs que j'ai nommés plus haut. Je garantis que l'on y trouvera *tous les renseignements objectifs* (j'emploie ce mot pour les distinguer des simples appréciations, qui n'ont qu'un intérêt de curiosité) qu'on possède sur l'œuvre et la personne de Wagner. Parfois, des notes y renverront le lecteur curieux à des études spéciales sur tel ou tel détail, notamment sur la genèse et les diverses transformations de certains drames; d'autres notes les renverront aux articles de la *Revue wagnérienne* ou de la *Gazette de Bayreuth*, qui n'ont pas été réédités en volume.

*
* *

On peut s'en apercevoir, la succincte analyse que je viens de donner de la littérature wagnérienne confirme l'opinion que j'avais émise en commençant, et qui, sans commentaires, eût pu paraître paradoxale. *On a relativement écrit peu d'ouvrages remarquables* (2) sur l'immortel auteur de *Tannhau-*

(1) M. J. Peladan, dans son ouvrage de vulgarisation : *Les Onze Opéras de Wagner* (Chamuel, 1894), donne une liste des principaux articles de cette revue d'avant-garde qu'il est très difficile aujourd'hui de se procurer.

(2) En 1894 Brinn'Gaubart écrivait pareillement (*Tétralogie*, chez Dentu, p. 32) : « J'affirme, sans craindre qu'on me contredise, que ce livre (*l'Art de Richard Wagner*, par Ernst,

ser, de *Lohengrin*, de *Tristan*, des *Maîtres Chanteurs*, de *l'Anneau* et enfin de *Parsifal*!... Il en survivra tout au plus une vingtaine.

Au reste, les livres n'échappent pas à la loi générale ; — Ceci tuera cela. Et cette loi, je l'ajoute, est même surtout vraie pour les livres. Il arrivera peut-être un homme qui, en un ouvrage, exprimera la quintessence de toutes les études précédentes, et c'est un peu ce qu'a fait H. Lichtenberger (sauf pour la partie purement musicale).

Pour achever cette vue d'ensemble sur la critique wagnérienne, je ferai observer qu'il lui reste encore quelques intéressantes questions à élucider, notamment : Wagner fut-il Allemand? Fut-il pessimiste ou optimiste?

« Wagner est-il, en somme, un Allemand? s'écrie Frédéric Nietzsche (1). On a quelque raison de se le demander. Il est difficile de découvrir chez lui un seul trait allemand. Comme un grand assimilateur qu'il était, il a appris à imiter beaucoup de choses allemandes, voilà tout. Son caractère est même *en contradiction* avec tout ce qu'on avait considéré comme allemand, pour ne pas parler du musicien allemand! » Je ne puis souscrire à ce jugement; j'ai relu avec la plus grande attention la psychologie du peuple allemand dans le bel ouvrage de Fouillée (2), et aussi, en me plaçant à ce point de vue spécial, la biographie de Wagner, et je suis arrivé à une conclusion toute différente de celle de Nietzsche.

J'ai rencontré chez Wagner *tous* les traits du caractère allemand, mais, à côté de ceux-là, les traits du génie, qui eux n'ont pas de nationalité. Au surplus, faut-il rappeler l'« effroi sacré » (3) dont était saisi Wagner quand tout jeune encore, il voyait passer

Plon, 1893), de toute la critique wagnériste, est le seul livre français qui puisse actuellement donner de l'art de Wagner, une idée nette, complète, libre de toute erreur sérieuse.

(1) *Le Cas Wagner*, p. 49 (remarque). Traduction Henri Albert (*Mercur*).

(2) *Esquisse psych. des peuples Européens*. Alcan, 1903. Voici quelques passages qui conviennent parfaitement à Wagner : p. 236 : « Il était Allemand, dit Gœthe d'un de ses personnages et les Allemands aiment à se rendre compte de tout ce qu'ils font... » p. 260 : « L'Allemand lui-même n'est pas, il devient, il se *développe*. C'est pourquoi le *développement* est le vrai travail de l'Allemand, sa perfection dans le grand domaine des idées philosophiques (Nietzsche) » ; p. 270 : « Dans l'âme allemande, la réflexion ne se sépare pas de l'inspiration; chaque poète est en même temps un philosophe et un esthéticien, quand il n'est pas en outre un savant, comme Gœthe » ; p. 278 : « Le trait d'union entre le naturalisme et l'idéalisme, chez l'esprit allemand, c'est un symbolisme qui fait de la réalité l'expression de l'idéal et lui communique, en vertu de celle qu'elle représente, une sorte de caractère sacré » — goût de subordination hiérarchique, respect du souverain, du grand homme, Cf., p. 261 et 310 sq.

(3) Cf. Georges Noufflard, *R. W. d'après lui-même*. Fischbacher, 85, t. 1, p. 46-7.

sous ses fenêtres Weber, le champion de l'art allemand; et sa douleur profonde autant que sincère, quand mourut à Londres en 1826 l'auteur du *Freischütz*? — Mieux encore; Wagner écrivait à Liszt (1) : « Tu appartiens à l'Europe, tu es un cosmopolite, tandis que moi je suis exclusivement un enfant de la Germanie », et Liszt disait (2) : « Tu as l'avantage et le malheur d'être un poète et un compositeur foncièrement allemand. » — Mais je le répète, à côté des traits bien allemands, Richard Wagner, grâce à son génie, à cette faculté d'assimilation dont parle Nietzsche, avait nécessairement en lui des traits dégagés de toute nationalité, *cosmopolite*, quoi qu'il en dise; et du reste, il écrivait lui-même : « Il faut être de son temps, trouver des formes nouvelles appropriées aux temps nouveaux, et le maître qui fera cela n'écrira pas à l'italienne, ni à la française — mais non plus à l'allemande. »

L'autre question, à laquelle je faisais allusion plus haut, est autrement complexe à première vue. Wagner est-il pessimiste ou optimiste? — Henri Lichtenberger déclare qu'il fut l'un et l'autre, — certes, mais que fut-il surtout? — Un journaliste, M. Pierre Jay, publia il y a quelques années *le Pessimisme wagnérien* (3), une plaquette acerbe et superficielle [au delà de toute mesure. Il n'a pas plus approfondi la philosophie de Wagner que celle de Schopenhauer à laquelle il prétend s'en référer; il semble ignorer complètement que Schopenhauer a évolué lui aussi, que R. Wagner s'est dégagé de son influence à la fin de sa vie, et que Schopenhauer, enfin, n'est pas plus le maître de Wagner que Hegel, que Feuerbach ou que Bakounine! — Or, voici ce qu'enseigne sans sourciller M. Jay, au nom d'« un idéal contraire, hostile et sublime » : « L'inspiration wagnérienne... est d'une profonde immoralité intellectuelle; l'œuvre du musicien allemand emprunte son charme secret et sa voluptueuse magie à la douceur du pessimisme et de la mort »... Ce drame, privé de morale, manquant d'acte véritable, c'est-à-dire de sacrifice, ne comportant aucune lutte entre le devoir et la passion, n'est plus qu'une monstrueuse affabulation, sans ressort, sans énergie et sans vitalité. Un polichinelle indou... dont les lèvres érigeaient en sentences éternelles la vulgaire philosophie de Bouddha, tel est le héros de Wagner. » « Et voici enfin *Parsifal*, suprême et dernière incarnation du pessimisme wagnérien » !... Cette incompréhension énorme, réellement me déconcerte. — M. Jay n'a-t-il donc pas soupçonné un instant l'idée de la

rédemption (bien optimiste, je pense?) dont l'œuvre wagnérienne est saturée, si bien que Nietzsche pouvait écrire avec raison : « Rien n'a fait faire à Wagner de réflexion plus profonde que la rédemption : *l'opéra de Wagner, c'est l'opéra de la rédemption*. Il y a toujours chez lui quelqu'un qui veut être sauvé : tantôt un homme, tantôt une femme, c'est là son problème ». Et l'on viendra me dire, que quelqu'un qui a sans cesse présent à l'esprit un désir, un espoir de rédemption est un pessimiste? un homme qui toute sa vie a cru « en Dieu, en Mozart et en Beethoven », qui toute sa vie a eu foi dans le progrès, ou dans une vie future, est-ce un pessimiste? Il me semble qu'aucune hésitation n'est plus possible. Wagner, nous en avons la certitude, fut essentiellement optimiste, et de par sa nature, et de par son génie, et de par ses tendances. Certes, il eut des accès de pessimisme, mais qui n'en a pas? et surtout qui n'en aurait pas eu au cours d'une vie tissée de vicissitudes et de déboires, comme fut la sienne? Non seulement Wagner fut optimiste; mais grand artiste, créateur, tel qu'il l'était, *il ne pouvait pas ne pas l'être*. Le pessimisme est avant tout un aveu d'impuissance et une lâcheté : Wagner put avoir des moments de faiblesse et de débilité, mais en dehors des défaillances, il fut et resta optimiste. Et d'ailleurs, est-il quelqu'un qui ait jamais quitté le théâtre wagnérien avec une impression de pessimisme? Et encore : le penseur eût-il été pessimiste, le musicien lui aurait donné tort, instinctivement, car la musique par essence est entièrement optimiste.

* *

Mais cet article est déjà trop long et je me hâte de le terminer. Puisse-t-il avoir inspiré à quelques lecteurs le désir d'étudier et de connaître mieux la grande âme de Richard Wagner : c'est là mon unique vœu et ce sera ma seule récompense!

Aux irrésolus qui hésiteraient à entreprendre cette étude, je rappellerai la parole de Carlyle :

« Nous ne pouvons nous occuper, fût-ce imparfaitement, d'un grand homme, sans gagner quelque chose avec lui. Il est la vivante fontaine de lumière près de laquelle il est bon et agréable de se trouver. La lumière qui illumine, qui a illuminé les ténèbres du monde... »

Plus que jamais, en ce siècle de matérialisme, il est nécessaire, indispensable d'évoquer les héros, de l'histoire et de leur vouer un culte. Leur génie, que les savants ne peuvent expliquer, doit être l'objet de notre vénération : Les grands hommes sont les tré-pieds de Dieu et les miracles de l'humanité.

GEORGE SARTON.

(1) Zürich, 5 déc. 49, lettre 29.

(2) Weimar, le 7 octobre 52, lettre 86.

(3) Chez Fischbacher, 1896.